

CHAPITRE 2

ET PARIS SE MET EN COLÈRE...

Je ne suis là que depuis quelques poignées de minutes, et j'observe attentivement les Jaunes qui se regroupent. J'apprends. À trois ou quatre mètres de la ligne principale des CRS et des gendarmes mobiles (une concentration phénoménale de véhicules barrant intégralement l'avenue interdisait toute descente vers la Concorde), des jeunes filles, assises par terre, font leur possible pour garder leur calme, et y parviennent tout à fait. Des couples de petits vieux, plusieurs paires de cannes à l'appui, deux fauteuils roulants et un déambulateur, des familles, les enfants sur les épaules, tous viennent de se faire gazer en même temps que moi. Repliés plus haut sur l'avenue, ou sur Franklin Roosevelt, ils sont déjà en train de revenir, et tout autour de moi se déploie comme un essaim de mouches, que la main peut trancher sans jamais le faire disparaître ; un banc de poissons peut-être, qui tourne autour de son prédateur pour le déboussoler ; ou tout simplement les flux et reflux de la mer. Les considérations sociologiques sur les foules de Gustave le Bon et d'Élias Canetti (l'image des mouches vient de lui) me reviennent en mémoire, à mesure qu'elles prennent forme sous mes yeux.

Ces deux grands auteurs n'auraient cependant jamais pu prévoir les détails les plus piquants, comme ce food truck rose stationné en plein rond-point (on le retrouvera samedi après samedi le long des cortèges), continuant de distribuer envers et contre tout sandwiches, frites et autres canettes, au mépris du rythme entêtant des détonations tonitruantes et de la quantité des substances chimiques déversées. Prudent, il se déplacera de quelques mètres quand, plus tard dans l'après-midi, une barricade montée à sa proximité immédiate prendra feu. Chacun comprend bien qu'ici, rien n'est organisé. C'est la version purement spontanéiste de l'émeute qui s'exprime comme jamais elle n'avait osé le faire en France depuis au moins un demi-siècle. Quelques jours plus tôt, le mardi, une note émanant du Service central du renseignement territorial avait atterri sur le bureau du ministre de l'Intérieur. Il lui était clairement indiqué que « bien qu'elle apparaisse comme une faiblesse, la désorganisation du mouvement pourrait en réalité constituer sa force ».

Et à toute force s'oppose une autre, cette vérité est intangible. J'ai toujours été plutôt conciliant avec les corps constitués (« heureusement que la police est là pour courir après les types dangereux à notre place », et autres avis pondérés de ce genre), mais le visage qu'offre la maréchaussée ce jour-là, j'avoue qu'il me désarçonne. Pour vivre aux marges de la Seine-Saint-Denis, je savais bien que la police s'était fait une réputation détestable dans la plupart des banlieues difficiles, mais j'essayais tant bien que mal de faire la part des choses entre les moyens qu'il faut bien mettre au service de la pacification de certains quartiers, pour le bien de tous leurs habitants, et les abus détestables d'une poignée d'abrutis galonnés pour qui le monopole de la violence légitime se résume à rejouer des scènes de séries américaines. De toute la force de mes poumons, je me joins aux chants qui retentissent. « Macron démission », évidemment, la Marseillaise à intervalles réguliers, mais aussi des tentatives sincères d'envoyer certains messages profondément pacifiques : « La police avec nous » et « Allez les bleus ! ». Une

minute plus tard à peine, la première ligne de CRS déloge les jeunes filles qui lui faisaient face à grands coups de tonfa sans aucun ménagement, en guise de préambule à la salve à venir (grenades, palets de lacrymos, etc.), et ces slogans s'éteignent. Provisoirement. Ils reprendront une bonne partie de la journée, la foule semblant signifier à « ses » gardiens de la paix qu'elle ne leur en veut pas, qu'elle comprend même qu'ils ne font qu'obéir à des ordres venus d'ailleurs. Certains ont peut-être en tête ce très beau couplet de la Marseillaise qui commence ainsi : « Français, en guerriers magnanimes, portez mais retenez vos coups. Épargnez ces tristes victimes, à regret s'armant contre nous ». Je savais, pour connaître tous les couplets de l'hymne, que celui-ci ne reste pas longtemps pacifique. Il se conclut par une évocation des « traîtres » et des « despotes sanguinaires ».

Rien d'illogique dans ce parallèle, car « La police avec nous ! » est en réalité le slogan le moins pacifique de tous. Que se serait-il passé si la police nous avait rejoint ce jour-là ou le samedi suivant, au moment où les murs se paraient des mots « Révolution », « Révolte », « Tous à l'Élysée », et autres décisions définitives ? Ce mot d'ordre gorgé d'optimisme fut rapidement mis devant le fait accompli car la police a bel et bien tenu, même plus solide que jamais. Rendu inutile par la force des choses, on ne l'entendra plus jamais après cette journée.

Au bout du troisième gazage, on commence à s'habituer. Alors, tant qu'à être dans les beaux quartiers, me voici touriste. Je remonte les Champs, voir ce qui se passe là-haut, et le moins qu'on puisse dire c'est que ça bastonne dur. Hidalgo a laissé sur place tous les engins de chantier, les palissades, et même une petite portion de chaussée... préalablement dépavée ! Le travail a été mâché, on dirait. La plupart des feux rouges de l'avenue sont déjà par terre. En haut, ça tabasse, la foule voudrait bien accéder à l'Etoile mais se heurte un gigantesque mur bleu marine et blanc. En bas, les hostilités ont repris. En fait elles n'ont jamais cessé. Je redescends donc récupérer ma place dans le banc de poissons de l'avenue Roosevelt, puis du côté de l'avenue Matignon, où j'ai l'impression qu'ils triplent les doses de gaz. Un couple de petits vieux suffoquant qui se tiennent mutuellement le bras tente de s'en extraire au ralenti. L'image est pathétique. Je m'aventure aussi côté Montaigne, au prix de la traversée du champ de tir à découvert pendant une phase d'accalmie. Bref, je flâne, mais au pas de charge, avec l'adrénaline toujours au maximum. Venir seul à une manifestation, c'est bénéficier d'une autonomie de mouvement totale, sans l'inertie d'un groupe à devoir reconstituer à chaque coin de rue. Ce groupe, je l'aurai plus tard, mais pour l'heure je passe d'un endroit à l'autre rapidement, pour voir si l'ambiance est meilleure ou moins bonne, si on chante plus ou moins fort, si ça gaze plus ou moins vite dans l'avenue d'à-côté. Pas de déception, l'atmosphère est partout pareille, irrespirable et jubilatoire.

En fin d'après-midi, la voix cassée par les chants et les gaz, je comprends que les policiers en ont marre. Ils sont pressés de rentrer chez eux (après tout, cela fait des années que leurs heures supplémentaires ne sont pas payées), et l'heure est désormais au zèle. Une fois dans ma vie, donc, j'aurais vu l'avenue Roosevelt sursaturée de gaz. Un parallélépipède de fumée blanche aux dimensions parfaites de la rue, inséré avec une précision industrielle entre les deux rangées d'immeubles haussmanniens, pour noyer tout le monde comme on étouffe la volaille à la mousse dans les élevages les moins regardants. C'en est trop, ma famille m'attend, je décide de repartir vers Saint-Lazare. La nuit est en train de tomber et, hasard du calendrier, c'est au milieu des affrontements que s'allument pour la première fois de la saison les illuminations de Noël installés par la ville de Paris sur la plus belle avenue du monde.

Le boulevard Haussmann n'est plus vraiment le même qu'à l'aller, il porte en de nombreux points les stigmates de plusieurs heures d'affrontements. Moi qui pensais que nous étions tous sur les Champs ! La place Saint-Augustin est méconnaissable, ça et là dépavée, jonchée de barricades éventrées, de foyers à peine éteints, tout le mobilier urbain a foutu le camp. Je rase les murs pour m'en extraire car la tension est encore palpable, mais une détonation tonitruante me fait comprendre que la véritable animation s'est déplacée non loin de là. Les panaches de fumées donnent une indication claire : la Madeleine. En quelques enjambées j'y suis. Les gilets sont juchés en masse sur le parvis de l'église, et sur la place elle-même c'est la guérilla, intense. Boulevard des Capucines, un préfabriqué de chantier à plusieurs étages s'est transformé en torche olympique *king size*, et son imposante colonne de fumée noire ne dépareillerait pas dans un véritable décor de guerre. Ahuri, je contribue symboliquement au montage d'une barricade, qui prend instantanément feu, sous un déluge de palets et de grenades ininterrompu, et c'est reparti pour le chat et la souris autour de l'édifice qui accueillait un an plus tôt les obsèques de Johnny Halliday. Sur les côtés de l'église, un abribus explose, puis une agence bancaire est forcée. Deux personnes parviennent à s'y introduire. Ils en ressortent avec une liasse de... coupons de remises de chèques qui, lancée en l'air, provoque un petit vent de panique, le temps pour les gens attroupés de comprendre qu'il ne s'agit pas de vrais billets. Le scénario de l'avenue Roosevelt se reproduit alors, et c'est tout l'air de la place, mètre cube après mètre cube, qui devient rapidement lacrymogène.

En restant à la Madeleine, j'avais outrepassé mon contrat conjugal d'une heure et demie, je décide donc de remonter par la rue Tronchet, tant qu'il en est encore temps. Au coin des Grands magasins stationnent les « cars Macron », moteurs allumés, qui attendent le retour de leurs clients. Double ironie du sort, car ces derniers portent tous l'accoutrement fluorescent que Sarkozy les a contraints de se procurer dix ans plus tôt. Ils l'utilisent d'ailleurs au premier degré, afin de signaler leur présence dans un contexte de danger mortel. Ce sont des Gilets jaunes, leur mouvement est d'une ampleur et d'une intensité incroyable, et ils gagnent ce soir-là leur majuscule.

Ou plutôt ils la retrouvent. Quelques mois plus tard, j'aurai l'honneur de devenir l'ami de celui qui, le premier, entreprit de faire porter cet accessoire à tous les Français en colère. Revêtu pour la première fois en 2008 par Karl Lagerfeld dans la fameuse campagne d'affichage que tout le monde a en tête (il ne l'a en réalité jamais porté, le gilet a été rajouté numériquement), la chasuble a rayure fluo a mis du temps à apparaître dans un premier mouvement social. Il faut attendre 2013 et le mouvement des enseignants contre les rythmes scolaires, qui se fait déjà appeler, cela ne s'invente pas, « Les Gilets jaunes », puisqu'il s'agissait de mimer les rangées de bambins qui arpentent ainsi les trottoirs lors des sorties scolaires. Daniel, puisqu'il s'appelle ainsi, est alors touché par le symbole de cet accessoire simple que tout le monde ou presque possède, et dont le jaune, couleur apolitique, lui semble représenter tout autant l'énergie gratuite du soleil que le sidérant cocufiage du référendum de 2005. Il décide d'aller à la rencontre de Marie-Noëlle Vandooren et Céline Fabre, qui portent la parole des enseignants.

Un par un, à partir de ce moment, il ira voir les activistes à sa portée, les meneurs de tous les mouvements qui passent dans son périmètre (qui devient vite la France entière), pour les regrouper sur le site participatif Mumble. Il entend les convaincre de mettre de côté ce qui les sépare, et de le signifier le plus clairement possible en arborant tous le même gilet fluo. Sur la première vidéo qu'il poste sur Youtube à l'automne 2015, on le voit appeler tous les Français à s'unir sous la chasuble, quitte à mentionner leur combat particulier au feutre, à même le tissu,

par des badges, ou tout autre moyen à leur disposition. Petit à petit ça prend, l'idée est de toute façon dans l'air, et l'on commence à voir du jaune partout : dans les manifestations anti-RSI, chez les motards, dans les premiers *caserolazos* organisés devant des préfectures, ou sur les épaules des militants d'ATD-Quart-Monde. Lorsque Daniel voit une photo d'un gilet traîner à Notre-Dame-des-Landes, il s'arrange pour appeler la ZAD et les inciter à le multiplier, puis le gilet continue sa percée dans les défilés en vélo d'Alternatiba ou les actions que le groupe ANV-COP21 a organisé contre des banques.

En quelques mois, le gilet jaune est déjà devenu un emblème, mais il n'a pas à lui tout seul réuni toutes les factions. Chacun le porte, de plus en plus, mais toujours de son côté. L'étincelle, la véritable étincelle, celle qui mettra véritablement le feu aux poudres, n'était pas encore arrivée. Les bâtons de dynamites s'entassaient dans la cabane, certains étaient déjà couverts de jaune, mais il faudra un peu d'essence pour enflammer tout ça. Là encore, ça ne s'invente pas ! La très autoproclamée « France en colère » servira alors de *starter* à la grande déflagration générale, qui se fera en jaune, forcément. Lorsque Ghislain Coutard publie sa fameuse vidéo, le 25 octobre 2018, appelant à mettre le gilet sur le tableau de bord « au moins jusqu'au 17, pour savoir qui soutient et qui ne soutient pas », il n'a sûrement pas conscience qu'il concrétise ainsi un patient travail de terrain effectué sur plusieurs années. Un travail qu'on retrouve rarement dans les livres d'histoire. Ces lignes pourront peut-être un jour, modestement, y contribuer.

Mais je suis loin de savoir tout ça dans le RER qui me ramène chez moi à l'issue de cet acte II, tandis qu'il fait défiler sous mes yeux une sélection de certaines aberrations architecturales du XVIII^e arrondissement de Paris. Enfin réfugié au chaud, je peux souffler et faire dans ma tête un premier bilan rapide. Christophe Guilluy avait vu juste, et Macron aura bien été le catalyseur de l'explosion que j'attendais tant. J'avais eu raison d'espérer. Une fois ma progéniture endormie, on peut allumer la télé. Et là... Émissions spéciales sur toutes les chaînes, des manifestations monstres dans la plupart des grandes villes de France, des ronds-points occupés partout, des péages ouverts à Saint-Arnoult, Laval, Blois, Virsac ou Buchelay, entre autres, et bien d'autres choses encore. Saint-Arnoult sera souvent débloqué tout au long de l'épopée des Gilets jaunes, pour permettre aux copains désargentés de rallier la capitale. L'Essonne toute proche, un département semi-périphérique, mi-banlieue mi-campagne, deviendra rapidement l'épicentre de la révolte en Ile-de-France, comme je le découvrirai plus tard en rencontrant celle que j'appelle affectueusement sa « papesse ». Un surnom que, dans sa grande modestie, elle refuse bien évidemment d'assumer.

Mais la répression fut terrible, et j'apprends dans la foulée les premiers mutilés des grenades, ces vies détruites sans sommation, victimes immédiates d'un pouvoir aux abois qui dégainé l'artillerie lourde car il voit bien que le sol s'effondre sous ses pieds.

Dans le discours, aussi, tout est permis, et il me faut le voir deux fois, sur deux chaînes différentes, pour pouvoir vraiment réaliser ce qui se passe : l'ancien petit stagiaire de la pègre de Manosque, bombardé place Beauvau par un président inconscient, est en train de nous comparer aux ligues factieuses du 6 février 1934, qui voulaient abolir la République, au prétexte fallacieux d'un tweet commis le matin même par Marine Le Pen. Son collègue des Finances, le très passable Gérald Darmanin qui vient alors de bénéficier d'un non-lieu dans une affaire de viol (un dossier d'ailleurs rouvert par la Justice au moment même où ces lignes sont écrites),

parle carrément de « peste brune », tandis que Bruno Le Maire déplore les « pertes économiques » des grandes chaînes de magasins.

Pourtant, dur à comprendre, nous n'étions « que » 106 301 dans toute la France selon l'estimation officielle. La précision de ce chiffre restera dans les annales, chacun ayant tout loisir de s'imaginer « le cent-six-mille-trois-cent-et-unième ». Nous savons bien, nous, que nous étions au moins le triple ou le quintuple, potentiellement sept fois plus selon les chiffres du syndicat France Police-Policiers en colère (dont la proximité avec le Rassemblement national met tout de même en cause la crédibilité), mais peu importe. Il nous faudra un peu de temps pour créer Le Nombre jaune, mais en attendant, l'institut de sondage le plus sévère nous gratifie de 72% de soutien parmi l'ensemble de la population. La plupart des résultats affichent même entre 80 et 85% de Français qui disent communier en jaune. Du jamais vu. Ce soir-là au moins, et de nombreux autres encore, nous sommes la France, et Macron le sait.

Des digues importantes sont rompues, et il est certain que nous aurons un acte III puisque l'appel a retenti dès 22h, immédiatement relayé en masse sur tous les réseaux. La grande scène va donc pouvoir se jouer. Un passage au magasin de bricolage pour acheter des masques (on s'habitue aux gazages, disais-je, mais il y a tout de même des limites), un prélèvement raisonnable dans le stock de sérums physiologiques de la maison, quelques coups de fil pour rameuter des amis proches, et me voilà équipé pour ce qui s'avèrera être l'un des plus grands moments de ma vie. Cette journée d'une intensité folle, violente dans tous les sens du terme, mais terriblement émouvante, irréversible... Elle fit tant de vétérans que tous ou presque, affichant leur fierté dans les semaines et les mois qui suivirent, baptiseront ainsi son plus bel épisode : « la bataille de l'Arc de triomphe ».

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal